

Nous donnons ici une partie de l'introduction du livre < Les enfants de Georg Simmel >¹ ainsi qu'un article à titre d'exemple. Il s'agit de proposer une réflexion sur l'écriture de l'histoire intellectuelle quand elle n'est plus portée par un cadre institutionnel ferme ou ce que l'on appelle des « écoles ». Les ruptures de l'histoire autant que la position marginale de Georg Simmel au sein des institutions ne s'y prêtaient pas. La parole dispensée à travers un enseignement, mais aussi les idées diffusées par des articles de journaux, de revues ou des livres, font leur chemin en dehors des grandes avenues. Elles trouvent un public divers. La métaphore généalogique est aussitôt corrigée par la fiction d'un dispositif photographique. Plutôt qu'une famille au sens étendue, c'est un rassemblement qui s'opère : des personnes font la pose devant le photographe qui s'affaire et va bientôt saisir leur simultanéité. Souvent, elles ne se connaissent pas entre elles. Elles sont les premières étonnées de se trouver en telle compagnie. Le seul fil invisible qui les relie est d'avoir croisé Simmel. La pure contingence de la contiguïté des figurants produit un effet de connaissance : ils ont un air de famille, derrière l'individualisme souvent exubérant qu'ils affichent. (*dt*)

1. Une histoire éclatée

En 1914, les juifs allemands étaient tenus de montrer qu'ils étaient bien allemands, et notamment de manifester leur patriotisme. Ce que fit aussi Simmel, ou s'efforça de faire. Bien que de confession protestante, très laïcisée, modernisée, il lui fallait bien faire l'Allemand pour avoir le droit d'être juif. D'être, tout bonnement. Gershom Scholem le rappelait en 1978 : « En philosophie, l'exemple le plus célèbre est celui de Simmel (1858-1918) qui était reconnu par tout le monde, sauf par lui-même, comme un juif. »² En 1914, Simmel quitta l'Eglise protestante, où il n'était que de façon formelle, sociale. Il redevenait juif. Par Buber, il avait sans doute mieux connu ce côté-là. Pour Scholem, faisant le point en 1962 à l'occasion d'un hommage à Margarete Susman, Simmel devenait l'exemple même de la faillite du « dialogue germano-juif » qui en

1 Les enfants de Georg Simmel, réunis par Denis Thouard, Belval 2024. Le thème de l'héritage difficile de Simmel a été abordé par Vladimir Jankélévitch dans ses entretiens, mais aussi par Gérard Raullet, dans < Simmel et ses héritiers >, paru dans < Social Science Information > 25, 1986, p. 845-859, édition d'un séminaire du 31 janvier 1986 à la Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme. Le projet des Enfants de Simmel fut lancé dans le même lieu, au 54 Boulevard Raspail, lors d'un séminaire-marathon sur « Les enfants de Simmel » organisé avec Nathalie Raoux et Veronica Ciantelli le vendredi 16 mars 2018 à l'EHESS, pour saluer avec le « Centre Georg Simmel » le 100e anniversaire de la mort du sociologue berlinois.

2 La citation de Scholem est tirée de l'entretien avec Jean Bollack et Pierre Bourdieu, paru sous le titre < L'identité juive > dans les < Actes de la recherche en sciences sociales > 35, 1980, p. 1-19, ici p. 19.

réalité n'avait « jamais eu lieu » : « En un temps où personne ne se souciait d'eux le moins du monde, il ne s'est pas trouvé un Allemand pour reconnaître le génie de Kafka, de Simmel, de Freud ou de Walter Benjamin – et encore moins pour les connaître comme Juifs. »³ Avec un excès assumé (et que bien des figures présentées dans ce livre vont contredire), Scholem insistait : « Personne, sauf les Juifs eux-mêmes, par exemple, n'a été interpellé par la créativité juive d'un penseur tel que Georg Simmel. Et Simmel était bien un exemple vraiment symbolique de tout ce dont je parle ici, parce qu'il a réalisé ce prodige d'un homme en qui la substance du judaïsme s'est manifestée encore plus visiblement quand il fut arrivé au pur nadir de l'aliénation complète ».⁴ Au cœur du paradoxe, sans doute. Mais la perspective tragique de Scholem l'était-elle assez ?

Il y eut au cours des années beaucoup d'auditeurs aux séminaires de Simmel, depuis les années 1890, dont se souvient George Santayana ou Ernst Cassirer, jusqu'aux *privatissimi* si prisés dans son salon de Westend. Quand il quitta Berlin en 1914, la presse considéra ce départ comme un événement. Berlin, c'était aussi lui. Que serait-ce sans lui ? Une foule disparate, cosmopolite, étudiants américains, japonais, de toute l'Europe et singulièrement de l'Europe de l'Est et de la Russie, souvent aux idées anarchistes, souvent juifs et ne pouvant étudier ailleurs, une audience très féminine aussi : avant que les femmes eussent droit de préparer un doctorat à Berlin, en 1908 et pas plus tôt, il leur fallait l'autorisation pour suivre ses cours, qu'il donnait systématiquement. Comme Lou Andreas-Salomé, Gertrud Kantorowicz ou Anna Tumarkin, elles allaient en Suisse, Bâle, Berne ou Zurich, pour obtenir le doctorat. Toute cette foule s'est dispersée. Elle a constitué une diaspora étonnante. Certains ne furent que des témoins occasionnels, d'autres en reçurent une empreinte parfois légère, parfois profonde. Il peut suffire d'une idée qui produise ses effets à des années de distance, indépendamment de toute filiation dûment attestée. Une atmosphère même, un état d'esprit, peut resurgir inopinément.

Souvent, une rencontre, a pu laisser une trace durable. Les cas d'Albert Schweitzer⁵ et de Wilhelm Worringer l'attestent, on le verra. Ou bien un cours qui a marqué les esprits. Pour certains, comme le journaliste Ludwig Marcuse (1894-1971), il incarna la découverte de la philosophie. Comme il ne figure pas sur la photo, écoutons-le rapporter de façon typique l'expérience simmelienne : « Quand je vis Simmel penser, quand je

3 Le texte de Gershom Scholem, « Contre le mythe du dialogue judéo-allemand » (1962), est à lire dans Gershom Scholem, *Fidélité et utopie. Essais sur le judaïsme contemporain*, éd. par B. Dupuy, Paris 1978, ici p. 104. Dans sa biographie du sociologue, Marie-Anne Lescouret rapporte que c'est Jean Bollack qui lui fit connaître Simmel (voir Marie-Anne Lescouret, *Bourdieu, vers une économie du bonheur*, Paris 2008, p. 166).

4 Gershom Scholem, « Contre le mythe du dialogue judéo-allemand » (1962), est à lire dans Gershom Scholem, *Fidélité et utopie. Essais sur le judaïsme contemporain*, p. 104.

5 Albert Schweitzer rapporte en 1958 le souhait exprimé par Simmel avant de mourir de le revoir, alors qu'il sortait de l'internement à Saint-Rémy en Provence (voir Buch des Dankes an Georg Simmel, éd. par Kurt Gassen et Michael Landmann, Berlin 1958, p. 292-294). Ses sermons de Strasbourg en 1919, où il introduit son éthique du « respect pour la vie », ont parfois un accent simmelien (voir *La melodia del rispetto della vita. Prediche di Strasburgo*, éd. par Enrico Colombo, Milan 2002).

l'entendis penser, je commençai à devenir non pas un savant, mais un penseur. Simmel ne nous accablait jamais (même avec ce qu'il aurait fallu savoir) ; il enclenchait chez l'auditeur des processus qui me firent sentir pour la première fois ce que c'est que la liberté : prendre conscience de façon non contrôlée de soi, sans savoir où cela mènera. [...] Il était, pour la mobilité de l'esprit et l'inquiétude, le philosophe le plus philosophique que j'ai rencontré de ma vie.»⁶ Et pourtant ce Marcuse-là (à ne pas confondre avec Herbert !) constatait qu'il n'avait pas survécu à la guerre : « Bien que certains d'entre nous dans nos jeunes années ayons reçu une impression si forte de Simmel au point de ne pas pouvoir l'oublier, on doit écrire sur lui aujourd'hui (1964) comme si l'on ressortait à la lumière une grande découverte d'un monde enseveli. [...] Il n'avait pas une origine très respectable : Nietzsche ... et puis aussi Abraham.»⁷

Siegfried Kracauer, un franc-tireur de la Théorie critique que l'on commence à découvrir, écrivit tout un ouvrage sur Simmel, resté dans ses cartons. Il y avait noté : « Simmel a exercé sur la vie intellectuelle de son époque une influence large autant que profonde, qui n'émanait pas tant des résultats que de la manière particulière de sa pensée. Des œuvres importantes de l'histoire littéraire et artistique, pour ne rien dire de la philosophie et de la sociologie, se tiennent sous son influence, plus encore : sa façon de voir les rapports de choses et les connexions psychiques est devenu le bien commun de la génération la plus récente. »⁸

Des petits groupes se forment sur la pelouse, quelques-uns près des tables, ou cherchant l'ombre de la tonnelle, alors que d'autres restent sous les arbres ou se sont assis sur l'herbe. Certains seront portraiturés ensemble, d'autres séparément, au gré des déplacements du photographe. Plusieurs se retrouveront ultérieurement en exil, un sort très commun dans cette communauté ... Quelques-uns inspireront les critiques sociales de l'École de Francfort, qui pourtant ne sera pas tendre avec Simmel ; il figurait à Budapest comme une référence essentielle du jeune Lukács, de Béla Balázs, Leó Popper et des membres du Cercle du dimanche, Karl Mannheim, Béla Fogarasi, Karl Polányi, Béla Bartók ...⁹ Le regard se tourne vers l'Italie, vers l'Espagne, vers la France où il paraît entre les sociologues et les esthètes. Mais ces ensembles sont aussi des reflets des différents centres d'intérêt de Simmel lui-même : l'art y est aussi bien représenté, tant par les écrivains, ici Rilke et Hofmannsthal, ses lecteurs attentifs, que par la musique avec le compositeur Heinz Tiessen. Les arts plastiques surtout par les nombreux historiens de l'art qui se confrontèrent à lui : Carl Einstein, Wilhelm Worringer, Max Raphael, puis

6 Ludwig Marcuse, *Mein Zwanzigstes Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, Zurich 1975, p. 25-26.

7 Ludwig Marcuse, *Aus den Papieren eines bejahrten Philosophie-Studenten*, Munich 1964, p. 210.

8 La citation de Kracauer est tirée de son « Georg Simmel. Ein Beitrag zur Deutung des geistigen Lebens unserer Zeit [1919] », dans : le même, *Frühe Schriften aus dem Nachlaß*. Bd. 9.2, éd. par Ingrid Belke avec Sabine Biebl, Francfort sur le Main 2004, p. 141-291, ici p. 169.

9 Sur Lukács, Balázs, Mannheim etc, voir leurs portraits dans : (note 1), ainsi que Lee Congdon, *Exile and social Thought*, Princeton 1991. Sur Bartók, qui contribua aussi au « Cercle du dimanche » et dont Balázs fut le librettiste, regarder Stephen Downes, *Eros in the Metropolis: Bartók's The Miraculous Mandarin*, dans : *Journal of the Royal Musical Association* 125, 2000, p. 41-61.

Gabricevskij, Šor. Dans les mêmes parages sont à placer les critiques comme Ernst Robert Curtius et peut-être Groethuysen, tous deux tournés vers la France, comme Du Bos qui apparaît au bénéfice d'un portrait de groupe. La France ? elle fut la terre d'un petit enfant singulier, qui, tout en reniant la culture allemande dans un excès assumé, préserva indéfectiblement sa fidélité à Simmel : Vladimir Jankélévitch, qui représente une tradition de pensée bien différente de l'autre relai français, du côté de la sociologie, qu'était Célestin Bouglé. Avec lui, nous abordons les sociologues, dont les plus originaux sont peut-être ceux qui, à Chicago et ailleurs en Amérique du Nord, développèrent des lignes d'analyse où la patte simmeliennne se laisse reconnaître, nous conduisant, à travers des savants comme Donald Levine ou Howard S. Becker, jusqu'à nos jours. On rencontre ainsi des traces de Simmel dans les romans de Saul Bellow, qui avait étudié à Chicago ... Dans cet ensemble nous placerons l'unique doctorant du récent professeur, Gottfried Salomon-Delattre, mais aussi Leopold von Wiese. Entre ce groupe et le « coin des philosophes », une zone grise des critiques de la culture où l'on peut côtoyer des figures que seule cette époque a pu produire : Karl Joel, le comte Hermann von Keyserling (il fallait un baron balte !), Leopold Ziegler ou Rudolf Pannwitz, mais aussi Walter Benjamin, dont personne alors ne prédisait le destin. Les figures inclassables de Hugo Hamid Marcus, juif converti à l'Islam, et de son compagnon dans la cause homosexuelle, le poète expressionniste Kurt Hiller, ont, elles aussi, croisé les chemins de Simmel. Avec Max Scheler, on passe vers les philosophes, parmi lesquels les duellistes de Davos, Ernst Cassirer, profondément lié à Simmel dans le thème culturel, et Heidegger, lui empruntant certaines intuitions de la vie et de la mort. L'oublié Willy Moog lui fut fidèle, non moins que Herman Schmalenbach. En évoquant Ernst Bloch, après Lukács, tous deux si étroitement liés à lui un temps et peut-être pour cela d'autant plus éloignés par la suite, on retrace une généalogie largement refoulée et oubliée d'un filon critique, dont Adorno sera un jalon important. Parmi les philosophes ici représentés, Jonas Cohn illustre la fibre néokantienne, interprétée de manière singulière (non moins que Cassirer), voué lui aussi à tous les exils. Par lui on passe à Evej Šor, à Moscou puis en Israël. En Pologne, où il fut tôt traduit, sa manière est illustrée par un Karol Irzykowski. De jeunes talents des pays latins vinrent aussi à Berlin et souvent reçurent une impulsion décisive de Simmel pour la forme de l'essai et un certain traitement des complexités de la culture. C'est le cas d'Antonio Banfi qui le fit connaître en Italie, où son empreinte fut plus durablement sensible qu'ailleurs, comme le cas d'Antonia Pozzi le suggère encore. En Espagne, José Ortega y Gasset reprit certains aspects de son mode de philosopher, comme en France Charles Du Bos ou Bernhard Groethuysen. En Russie, plusieurs présences simmeliennes se laissent repérer, tant dans les milieux de l'Académie des arts que chez les formalistes ou, au contraire, du côté de Mikhaïl Bakhtine et de ses proches. Le petit cercle des intimes est également attablé, un peu en retrait du centre de la photo : les amies Margarete Susman et Gertrud Kantorowicz, Angela, la fille de celle-ci, Edith Kalischer et son fils, Michael Landmann, qui fit tant pour préserver le souvenir, enfin son propre fils Hans, médecin courageux, tenace, mort d'épuisement au Colorado, plus jeune que son père.

De loin en loin, celui qui prendra le temps de considérer cette vaste photo de groupe verra que ... presque personne ne manque à l'appel. Oublié, refoulé et méconnu, Simmel, à travers au moins certaines de ses idées motrices, a contribué à la formation du paysage intellectuel du XXe siècle. N'y manquent pas même les théologiens, avec cette rencontre furtive mais décisive d'Albert Schweitzer, le seul à Strasbourg qu'il attendit encore au moment de mourir, ou de Romano Guardini et Erich Przywara, qui ont exploité en milieu catholique certains philosophèmes simmeliens.

* * *

La photo de groupe est une tentative pour renouveler l'histoire intellectuelle. Tant la personnalité de Simmel que les circonstances historiques avant et après sa disparition ont exclu la constitution de quelque chose comme une « école ». Un tel profil échappe par définition à l'histoire institutionnelle. Devenu Professeur *in extremis*, il n'a pu former de « disciples » en bonne et due forme. Ce n'est pas un bâtisseur. L'héritage, s'il en est un, est enfoui, dispersé, éparpillé, dilapidé peut-être. Quant au concept d'influence, il est si vague qu'il n'apporte rien (les eaux des flux et des fleuves se mêlent pour finalement se confondre toutes dans les mers). Nous avons plutôt affaire à des restes précaires, des instantanés saisis sur le cours du temps, qui ouvrent la voie à une archéologie de la modernité. Une dimension proche et familière est cependant invisible, enfouie, dissimulée. Il s'agit de la faire apparaître, de suggérer sa présence discrète, d'en prendre conscience ; d'honorer tout ce qui de son activité de pensée a laissé quelque chose, les traces de ses gestes et de ses parcours, ce que vers la fin il désigna sous la catégorie du « plus-que-vie » : la culture, l'esprit, la mémoire. En croisant les approches, en démultipliant les perspectives, ce livre voudrait retracer la présence de motifs, concepts, tours et détours simmeliens, dans leur fécondité et leurs reprises souvent inattendues. C'est pourquoi l'ensemble s'appuie une double métaphore : la photo de groupe, tout d'abord, qui saisit dans l'instantané une coprésence fugitive. Puis cette photo encadre une multitude reliée par une solidarité cachée, des affinités électives. C'est une photo de famille, ce qui suggère une proximité à travers le temps, une distribution aléatoire de certains traits ou motifs, un jeu indéfini des ressemblances et dissemblances. S'il en résulte un « air de famille », cet air est joué de manières si variées qu'il déjoue les attentes. En fait d'héritage, la famille est ici réduite aux « enfants ».

Qu'est-ce qu'un enfant ?

La règle d'admission est simplement d'avoir été en contact avec Simmel ou suivi son enseignement (en l'absence de contact direct avéré, ce sont des « petits-enfants », ici très rares). Pas de stricts contemporains, mais ceux qui, d'une autre génération, ont pu porter certains motifs de sa pensée, certains concepts ou simplement un style de questionnement jusqu'à une autre époque. Le lien n'a pas à être établi de façon descendante, comme si l'on avait affaire à un maître entouré de ses disciples à la façon de Socrate, Jésus ou Bouddha. On s'intéresse à l'éparpillement d'une parole à travers ceux qui s'en sont emparé. Il ne s'agit pas d'influence et encore moins d'école. « De quoi

aurait-on bien pu être <élève> de Simmel ? Le contenu était trop divers, et je ne voulais pas le suivre pour la méthode»¹⁰ se souvient plus de soixante ans après Arthur Stein, interrogé à Berne par Michael Landmann en 1970. Et il ajoute : «Il restait quelque chose. C'est cela qui m'attirait à lui plus [que Rickert]». ¹¹ Comment certains motifs de sa pensée ont-ils continué leur chemin par d'autres biais, souvent se mêlant à d'autres sources d'inspiration. Comment une œuvre toute de parole (et de quelques livres conséquents) peut-elle être reprise dans des perspectives différentes, souvent hors des attentes ? Comment l'internationalité si précoce dans le cas de Simmel a-t-elle pu trouver à s'exprimer à travers des configurations d'idées que l'on ne songerait pas toujours à mettre en rapport ? Très vite, l'œuvre fut traduite et a produit, dans des contextes différents et selon des assemblages inédits, des effets originaux, de Chicago à Moscou, Milan ou Madrid, puis plus lointainement de l'Argentine au Mexique, du Japon au Brésil (selon une «mondialisation» précoce qu'il faudrait considérer, une autre fois ...).

Simmel est connu pour son livre sur l'argent, son <Capital> à lui, en quelque sorte ; il a réfléchi sur la notion d'héritage, sur les valeurs, mais aussi sur le capital intellectuel. Il pensait le sien dilapidé. Il n'avait pas investi, ni cherché à le faire. Les césures historiques qui suivirent immédiatement sa mort mirent fin à toute transmission en règle de son héritage intellectuel. Il ne connut pas le purgatoire habituel aux grands auteurs, prélude à une légitimation définitive. Il connut tout de suite l'enfer.

1918 : disparition du monde dans lequel il avait trouvé, bien que de façon récalcitrante, ses coordonnées intellectuelles. Révolutions ici et là : ses plus proches, à commencer par Bloch et Lukács, lui reprocheront d'avoir fait partie d'un monde révolu.

Années 1920 : quelques publications posthumes, une présence encore diffuse accueillant le débordement moderniste de la République de Weimar qui l'aurait tellement intéressé.

1933 : tout s'arrête, il est exclu post-mortem de l'Université.

1945 : à l'heure du nouveau commencement, nul ne songe à remédier aux diverses injustices – si nombreuses ! – perpétrées dans la décennie antérieure et l'heure est plutôt pour chacun à masquer ses compromissions – innombrables – par de nouvelles poses modernistes.

1958 : l'année du centenaire, un effort bien solitaire de Michael Landmann, qui publie un recueil de témoignages et de souvenir, avec Kurt Gassen, mais les esquisses de projet d'édition des œuvres qui y sont présentées ne verront pas avant longtemps un commencement d'aboutissement.

Années 1960-70 : un colloque important en avril 1973, édité par Karlfried Gründer et Hannes Böhringer en 1976 ; quelques anthologies, un projet d'édition poussé par Niklas Luhmann, mais rien n'aboutit.

10 Ce témoignage figure dans Georg Simmel. *Ästhetik und Soziologie um die Jahrhundertwende*, éd. par Hannes Böhringer et Karlfried Gründer, Francfort-sur-le-Main 1976.

11 Ibid.

Enfin dans les années 1980 se met en place une édition complète qui mettra une trentaine d'années à se réaliser sous la férule d'Otto Rammstedt, mais en sollicitant largement la communauté des chercheurs, pour s'achever en 2015.

Le lecteur trouvera dans ce qui suit un ensemble de portraits croisés, présentant un ou plusieurs acteurs ayant été en contact avec Simmel ou ayant suivi son enseignement (à l'exception de quelques « petits-enfants »). L'intérêt s'accroît à mesure que la famille se peuple. Les enfants rassemblés en différentes vignettes ou miniatures créent des contextes de lecture inédits, passant les disciplines et les frontières. En contrebande, il profitera de nouvelles avancées de notre connaissance des « effets » de cette œuvre et de cette personnalité singulière.

Une histoire intellectuelle à rebours s'esquisse à travers les traces d'une pensée qui a résisté, au gré des aléas et des tempêtes du XX^e siècle, à l'oubli complet, pour irriguer souterrainement beaucoup d'autres pensées, dans les directions parfois les plus inattendues. Par-là, ces miniatures permettent de relire l'œuvre depuis les possibles voies qu'elle a en partie contribué à frayer. Une photo de famille prise lors d'un rassemblement imaginaire, dont tous les membres sont loin de se connaître entre eux, mais ont ce lointain ancêtre intellectuel en commun.

2. Pannwitz, Ziegler, Keyserling: trois excentriques d'une époque désorientée

Dans un coin de la photo sont trois étranges énergumènes, qui n'ont véritablement rien de commun entre eux. Ce sont des excentriques, plus ou moins autodidactes, dotés chacun d'une ambition intellectuelle servie par une idiosyncrasie très marquée par l'époque. À des degrés divers, leurs pas croisèrent ceux de Simmel et ils contribuent aussi à la transformation de certains de ses thèmes. Les extravagances politico-culturelles qu'ils illustrent et qui les mettent dans les parages d'un conservatisme à rebours de leur époque sont en revanche propres à chacune de ces figures.

Rudolf Pannwitz¹² (1881-1969) eut le plus d'intimité avec Simmel car il fut à partir de la rentrée 1903 précepteur de son fils Hans, avec lequel il lisait Homère et Sophocle. Comme il habitait lui aussi Westend, c'était une solution pratique. Il préférait d'ailleurs les lectures littéraires aux exercices de langue. Impressionné par Nietzsche et Stefan George, il avait fondé une revue nommée < Charon > et prévoyait d'y publier les premiers pas poétiques de son élève, mais Simmel lui demandera de considérer cela

12 Sur Pannwitz, voir László V. Szabó, *Renascimentum europaeum: Studien zu Rudolf Pannwitz*, Berlin 2015 ; Alfred Guth, *Rudolf Pannwitz. Un européen, penseur et poète allemand en quête de totalité, 1881-1969*. Paris 1973 ; il existe une thèse française, Marie-Odile Thirouin, *L'Idée d'Europe de Rudolf Pannwitz. L'Autriche et la Bohême comme modèles culturels européens*, Grenoble 1997 ; ead., *Que faire des nations en Europe ? Réflexions sur la question des nationalismes à partir de l'œuvre européenne de R. Pannwitz*, dans : *Études germaniques* 64, 2009, p. 375-384 ; Gabriella Rovagnati (éd.), « der geist ist der könig der elemente ». *Der Dichter und Philosoph Rudolf Pannwitz*, Overath 2006. Pour se faire une idée de la production de Rudolf Pannwitz, voir en particulier Ulrich von Bülow, *Im >Pannwitz-Bunker<*, ibid., p. 225-236.

comme des «épreuves d'artiste» et de ne rien en faire ... Déjà tendant à la prolixité, Pannwitz prépara une réponse en 14 pages, sans doute pas envoyée. La correspondance indique qu'en 1911, les Simmel ainsi que Gertrud Kantorowicz soutenaient financièrement Pannwitz installé à Oberau, en Bavière. Nous apprenons dans les souvenirs de Pannwitz que, pour préserver sa liberté, Simmel, qui avait consacré quelques pages à réfléchir sur l'argent, s'interdit par une procédure judiciaire particulière de pouvoir profiter du capital dont il eut l'héritage. En 1913, le couple Simmel le remercie de l'envoi de ses «Tragédies dionysiaques» que Simmel avoue ne pas encore avoir eu le temps de regarder. En 1917 en revanche, alors qu'il a lui-même écrit sur la crise et la tragédie de la culture, il remercie Pannwitz de l'envoi de son livre le plus notable, sa <Crise de la culture européenne>, ¹³ paru en 1917, écrit dans un style moderniste dont la ponctuation est réduite à l'essentiel, ce qui en rend la lecture parfois déroutante.¹⁴ Cette vision continuiste rêvait de faire de l'Autriche et de la Bohême des modèles européens. Elle devait séduire Hugo von Hofmannsthal avec qui il entretiendra en ces années une correspondance serrée. Elle demeurait cependant éloignée des réalités politiques de l'après-guerre. Son idée de surmontement de la crise européenne était en tout cas peu réaliste, la posture prophétique qu'il adoptait, comme la distance observée par rapport au monde académique, ont contribué à son isolement. Sa vision d'une Europe au-delà des nations promet une rédemption culturelle des excès matérialistes. L'Europe se régénérerait par les «slaves» (<Der Geist der Tschechen>, 1919) ou les Allemands (<Die deutsche Idee Europa>, 1931). L'Angleterre tenait une place importante aussi dans son écrit sur la crise européenne. Mais le cours de ses pensées est difficile à suivre en raison de «son éloignement croissant du mode argumentatif».¹⁵ Dans une curieuse <Esquisse des fondements de ma culture 1888-1906> écrite en 1921, il dit de Simmel : «Je le remercie de ce qu'il était lui-même. [...] il m'a magnifiquement ouvert à la psyché moderne [...] peut-être ai-je plus reçu de lui que je ne peux l'admettre depuis que je le tiens pour le corrupteur (*verderber*) de toute une génération.»¹⁶ Déjà dans son monde, il démissionna dès 1933 de l'Académie des arts où il avait été élu peu auparavant, ne cautionnant pas directement le nouveau régime. À partir de 1921 (et jusqu'en

13 Son ouvrage principal est l'essai sur l'Europe, <Die Krisis der europäischen Kultur>, Nuremberg 1917, qui impressionna Hofmannsthal (voir aussi leur correspondance, Briefwechsel 1907-1926, éd. par G. Schuster, Francfort sur le Main 1993; pour le contexte intellectuel : Christoph König, Hofmannsthal. Ein moderner Dichter unter den Philologen, Göttingen 2001).

14 Les œuvres de Simmel sont citées d'après l'édition complète en 24 volumes publiée aux éditions Suhrkamp (Francfort-sur-le-Main puis Berlin) sous la direction d'Othein Rammstedt (GSG). La correspondance Pannwitz-Simmel se trouve dans les GSG 22-23. Quelques souvenirs dans : R. Pannwitz, Was ich Nietzsche und George danke, Florence, p. 92 sq., et surtout les <Erinnerungen an Georg Simmel> de 1956 publiées par Kurt Gassen et Michael Landmann dans le <Buch des Dankes an Georg Simmel> (comme note 5), p. 230-240.

15 Une étude sur les étrangetés de l'écriture pannwitzienne : Rüdiger Görner, >roast-beef humanität< und andere >engländereien<. Eine Einlassung über Rudolf Pannwitz' exzentrischen Kulturvergleich, dans : KulturPoetik 16, 2, 2016, p. 195-204.

16 Rudolf Pannwitz, Grundriß einer Geschichte meiner Kultur 1888-1906, Ratisbonne 1921, p. 33.

1948), il se retira sur l'île dalmate de Koločep, vécut en ermite et consacra ses énergies à l'accomplissement d'une œuvre immense et polyforme, en grande partie restée inédite : Épopées, poèmes, proses, romans, pièces de théâtre, drames, essais politiques, littéraires ou pédagogiques ... Il écrit désormais pour lui-même, indifférent du public comme celui-ci l'est de lui. Ses papiers déposés aux Archives littéraires allemandes de Marbach dans 334 cartons remplissent plusieurs pièces.¹⁷ Ulrich von Bülow les compare à un « bunker ». ¹⁸ Dans les années 1980, certains auteurs comme Wolfgang Welsch lui reconnurent la paternité du concept de « postmoderne » alors en vogue, variation chez lui de thèmes nietzschéens comme le surhomme et le dernier homme, réponse à la pathologie nihiliste de la modernité. L'homme « postmoderne » est comme un « mollusque encroûté » ...¹⁹

Leopold Ziegler (1881-1958), inspiré très tôt par la « Philosophie de l'inconscient » de Eduard von Hartmann, fit une carrière d'essayiste conservateur, préoccupé par le déclin des valeurs et aux aguets devant toutes les manifestations de la modernité. Il a composé en étant encore en *Oberprima* une « Métaphysique du tragique », publiée en 1902 à Leipzig qui a marqué Lukács et Benjamin, puis « L'essence de la culture »²⁰ (1903), qui culmine dans une synthèse des pensées de Hartmann et de Gobineau. S'il passa son doctorat en 1905 à Iéna avec Eucken sur le « rationalisme occidental et l'éros », il ne put soutenir son habilitation comme il l'envisageait à Fribourg en raison d'un différend avec Rickert. De ce moment il mena une vie de polygraphe indépendant, installé à partir des années 1920 à Überlingen. Il publia des études sur la pensée de Hartmann, nombre d'ouvrages typiques de leur temps comme « Le Buddha éternel »²¹ (1922) ou « Das Heilige Reich der Deutschen » (2 vol., 1925). Son œuvre principale, « Avatars de la divinité »²² (1920), une histoire culturelle de l'idée de Dieu en Europe, a été parfois comparée aux œuvres contemporaines de Spengler, Keyserling ou René Guénon. Il représente parfaitement la mouvance parfois désignée du terme inapproprié de « Révolution conservatrice », proche des frères Jünger, avec un arrière-fond plus religieux chez lui. Il fut lié comme Pannwitz à Hermann Hesse. Proche du mouvement très conservateur et pessimiste, vivant à l'écart des institutions une vie d'intellectuel indépendant du côté de Karlsruhe, Ziegler a connu un regain d'intérêt dans les milieux néoconservateurs de l'Allemagne. Mark Jongen, présenté souvent comme le « philosophe de l'Afd », s'inspire abondamment de lui.²³

17 Les papiers de Pannwitz sont entreposés aux archives littéraires de Marbach (DLA) en 334 cartons et 133 fichiers. On les trouve sous la cote Jb. IV 572; XXIII 642; GuB 67.

18 Voir note 12.

19 Une étude sur l'apparition du motif « postmoderne » : Marc-Olivier Schuster, « Rudolf Pannwitz' Kulturphilosophische Verwendung des Begriffs » Postmodern « », dans : Archiv f. Begriffsgeschichte 47, 2005, p. 191-213. Le terme apparaît au § 34 de « Die Krisis der europäischen Kultur » (comme note 13), p. 64.

20 Leopold Ziegler, *Das Wesen der Kultur*, Leipzig 1903.

21 Leopold Ziegler, *Der ewige Buddha. Ein Tempelschriftwerk in vier Unterweisungen*, Darmstadt 1922.

22 Leopold Ziegler, *Gestaltwandel der Götter*, Berlin 1920.

23 Pour l'inspiration lointaine du parti AfD, voir Thomas Assheuer, *Aufräumen im Miststall der Demokratie*, dans : *Die Zeit*, 28 septembre 2017.

Ziegler a contribué par deux longues études au premier numéro de la revue <Logos> qui défendait une approche pluraliste et internationale de la philosophie de la culture sous l'égide des néokantiens du Sud-Ouest notamment.²⁴ Ce sont deux études d'esthétique, l'une qui plaide, en suivant Konrad Fiedler, pour une prise en compte de la différence des arts et des modes de perception qui leur sont liés; l'autre, <Wagner. La tyrannie de l'œuvre d'art totale>, qui réfute, conformément aux positions exprimées dans le premier texte, la volonté de réunir les arts différents en un seul. Ces deux textes s'inscrivent dans le débat sur les arts et ne sont pas représentatifs des visées idéologiques de leur auteur. C'est avec de tels sujets que les contacts avec les Badois pouvaient avoir lieu. Ses rapports à Simmel n'excèdent pas quelques rencontres courtoises, dans un réseau incluant avant-guerre le dramaturge Paul Ernst et Georg von Lukács, avant sa mue révolutionnaire. Dans une lettre à Paul Ernst (19.1.1918), Ziegler évoque encore « deux lettres pleines de chaleur » de Lukács, alors même que leurs voies se séparent radicalement, Ziegler exécrant le spartakisme et considérant en 1918 la « déspiritualisation de l'Europe comme achevée » alors que Lukács allait rejoindre le gouvernement de Béla Kun en 1919, devenant pour 4 mois commissaire du peuple à l'éducation.²⁵

Hermann von Keyserling²⁶ (1880-1946) avait tout d'un excentrique, géant polyglotte, baron balte jusqu'à la caricature. Né en Estonie, il étudia la géologie à Genève, Dorpat (Tartu) puis Heidelberg. Sa fortune ne lui imposant pas de rechercher une position académique, il vécut en intellectuel itinérant. Il demeura ainsi quatre ans à Paris (1903-1906) puis à Berlin jusqu'en 1908, menant une vie de savant et d'intellectuel mondain, animé d'un feu sacré, intrigant. En 1911, il se lança dans un voyage autour du monde dont il rapporta le >Journal de voyage d'un philosophe<²⁷ (1919), qui fut un grand succès. Ces considérations sur les sages du monde ouvraient la voie à son « École de la sagesse » <Le chemin de l'accomplissement>²⁸ qu'il fonda à Darmstadt,

- 24 Dans <Logos> (1910/11): Über das Verhältnis der bildenden Künste zur Natur, p. 95-124 et Wagner. Die Tyrannie des Gesamtkunstwerks, p. 371-404; pour le contexte voir Elke Uhl, Zum Hintergrund des Logos. Leopold Zieglers Kulturbegriff (dans le recueil inédit de matériaux préparatoires aux journées <La philosophie européenne de la culture et le projet Logos de 1910>, Leipzig, 11-14 mai 1994).
- 25 Leopold Ziegler a correspondu avec Paul Ernst, Ernst Benz, Ernst et Friedrich Georg Jünger, Martin Heidegger entre autres. Dans ses lettres à Ernst, il insiste sur la différence de leurs conceptions du tragique, lui-même insistant sur la Faute tragique, Ernst rejetant celle-ci pour une approche plus esthétique. Ziegler s'inspirait de Hartmann et se reconnaît après coup une proximité avec les conceptions du tragique de Hebbel, voir Leopold Ziegler, Briefe 1901-1958, Munich 1963; Timo Kölling, Leopold Ziegler. Eine Schlüsselfigur im Umkreis des Denkens von E. Jünger und F. G. Jünger, Würzburg 2009 (notamment pour <Le travailleur> de E. Jünger, qui se référerait autant à Ziegler qu'à Heidegger).
- 26 Parmi les anciennes présentations, je m'appuie sur Maurice Boucher, La philosophie de Hermann Keyserling, Paris 1927; Hugo Dyserinck: Graf Hermann Keyserling und Frankreich. Ein Kapitel deutsch-französischer Geistesbeziehungen im 20. Jahrhundert, Bonn 1970; Jean-Paul Boyer, Hermann von Keyserling. Le personnage et l'œuvre, Lille 1979.
- 27 Hermann von Keyserling, Das Reisetagebuch eines Philosophen, 2. Bde, Darmstadt 1920 (Journal de voyage d'un philosophe, 1927).
- 28 Hermann von Keyserling, Schöpferische Erkenntnis, Darmstadt 1922, où il présente l'École de sagesse et son programme.

ouverte grâce à un mécénat (il avait entre-temps perdu sa fortune). « C'est la première école où l'on ait songé à donner un enseignement sans contenu. Toutes les doctrines y sont admises, toutes les conceptions et les croyances. »²⁹ commente Maurice Boucher. Y furent accueillis entre 1920 et 1944 des esprits aussi divers que Rabindranath Tagore, Thomas Mann, Riccarda Huch, le biologiste Hans Driesch, Otto Flake, le spécialiste du judaïsme Leo Baeck, l'africaniste Leo Frobenius, le sinologue Richard Wilhelm, le mythologue Karl Kerényi, le philosophe Max Scheler ou les psychanalystes Alfred Adler, Georg Groddeck, Carl Gustav Jung.

La particularité de cet esprit est qu'il prend son départ dans les sciences de la terre et de la vie, puis dans une critique de la philosophie qui s'appuie sur l'intuitionnisme bergsonien mais respecte les canons de la discipline. Bergson lui-même modéra sa présentation lors du congrès philosophique international de 1911 à Bologne où il prononça une conférence sur « l'objet réel de la métaphysique » qui fut publiée dans la <Revue de métaphysique et de morale>. Il lui avait écrit en recevant le texte : « Ou je me trompe beaucoup, ou la lecture de ce travail fera sensation au Congrès. Vous définissez la philosophie telle qu'elle doit être, telle qu'elle sera sûrement un jour. »³⁰ Non dénué de mondanité, le comte Keyserling fréquenta Montesquiou, Bergson, Gide, Du Bos, Sellières, Valéry (qui préfaça imprudemment un de ses ouvrages en 1933). Il publia lui aussi deux articles dans <Logos>,³¹ en 1910 et 1912, insistant sur la critique du langage et des catégories, suggérant que la voie d'accès à la réalité passait par l'intuition, non par les systèmes, et que par conséquent le pluralisme des méthodes de recherche était de mise. Il plaçait dès le premier article sur les « systèmes psychologiques » la poésie au-dessus de la philosophie dans la mesure où les poètes ne sont pas contraints par une terminologie fixe. Ainsi, les spiritualités du monde entier, les sagesse premières de l'Orient ou des présocratiques lui paraissaient promettre une vision de la « réalité nue » que les concepts obstrueraient. Le projet débouche sur une métaphilosophie, réconciliant sagesse et pensée, Orient et Occident. En ce sens, Keyserling a cherché à dépasser le constat de crise du monde moderne ; sa critique de la philosophie entend rapporter celle-ci à une forme de conduite qui, de manière œcuménique, récapitule les sagesse du monde. Le geste du Voyage autour du monde (qui en fait un Nicolas Bouvier grandiloquent avant la lettre) illustre le projet d'un dépassement des théories en vue de refonder l'unité de la science et de la sagesse. Avec ce livre et son succès, « Il eut son Hégire et se sentit prophète ». ³² Son Ecole de Darmstadt l'intronisait en curiosité mondaine, entre les Entretiens de Pontigny et la secte Moon ...

Comme il le rappelle dans une esquisse autobiographique, il n'a pas gardé une empreinte profonde de Simmel : « à partir de 1906, j'étais ami de Simmel, puis en 1910 de Bergson, mais à tous deux je dois moins qu'aux nombreux politiciens, artistes

29 Boucher (note 26), p. 246.

30 Lettre du 5 avril 1911, dans : Henri Bergson, Correspondances, éd. par A. Robinet, Paris 2002, p. 407.

31 Voir Hermann von Keyserling, Zur Psychologie der Systeme, dans : Logos 1, 3, 1910/1911, p. 405-414 et le même, Das Wesen der Intuition und ihre Rolle in der Philosophie, Logos 3, 3, 1912, p. 59-79.

32 Boucher (note 26), p. 10.

et surtout aux femmes que je fréquentais dans ces années de formation». ³³ Cependant, ils entretenirent une correspondance sur une douzaine d'année, soudain intensifiée en 1918. ³⁴ Simmel lui envoie ainsi en 1908 sa < Philosophie de l'argent > en lui donnant une méthode de lecture (sauter le chapitre 2, trop technique, commencer par le dernier, puis reprendre le premier chapitre ...) et évoque l'importance de Bergson pour sortir du cercle des présuppositions philosophiques où le sujet comme un écureuil dans sa roue, semble s'enfermer (31.10.1908). En 1918, c'est à la fois l'idée de l'Allemagne et le suicide de l'Europe qui fait l'objet de plusieurs lettres, dont celle du 18 mai 1918 est plus pessimiste que les écrits afférents : ³⁵ il suggère que l'idée d'Europe comme réalisation intemporelle pourrait bien avoir fait son temps. Les dernières lettres, peu avant sa mort, sont dictées : il corrige les épreuves de son « testament » philosophique, les < Méditations sur la vie >, et salue de ses dernières forces ses amis, le couple Weber et le Comte Keyserling.

Ces trois personnages étranges ont croisé Simmel sans entretenir avec lui de relations décisives ni être autrement marqué par sa pensée. Pas vraiment des « enfants », à cet égard. Ils illustrent cependant un monde étrange, « new age » avant la lettre, où l'on tirait de la crise illustrée par la guerre mondiale des conclusions variées de renouvellement. Ces trois personnages ont évolué hors des sphères académiques, dans une sorte d'interdisciplinarité sans discipline. Les affinités avec des écrivains, de Hugo von Hofmannsthal à Hermann Hesse ou Ernst Jünger, sont significative de ces tentatives pour chercher d'autres voies, une issue spirituelle ou religieuse pour sortir de la civilisation rationnelle ou au moins rédimmer celle-ci. Les historiens des religions, psychanalystes, philosophes ou mages auto-proclamés pouvaient ainsi se côtoyer comme en cette « École de la sagesse » de Darmstadt, ou plus tard les rencontres du cercle Eranos à Ascona. Simmel pouvait avoir de la curiosité pour ce qui échappait aux canons académiques, mais il resta cependant jusqu'au bout attaché à l'Université comme milieu de recherche commune et d'échange, quand même celle-ci lui menait la vie dure.

(Prof. Dr. Denis Thouard, Centre Georg Simmel, 54, Bd. Raspail, 75006 Paris, Frankreich; E-Mail: dthouard@ehess.fr)

33 Hermann von Keyserling, Selbstdarstellung, dans : Philosophen der Gegenwart in Selbstdarstellung, Bd. 3, éd. par Raymund Schmidt, Leipzig 1923, p. 109.

34 Avant de figurer dans les volumes GSG 22-23, la correspondance avec Keyserling a été publiée par Michael Landmann dans : Georg Simmel, Das individuelle Gesetz. Philosophische Exkurse (1968), réédité par Klaus Christian Köhnke, Francfort sur le Main 1987, p. 235-253.

35 Hermann von Keyserling, Psychanalyse de l'Amérique (America set free, London 1930), tr. Paris 1930 ; le même, Analyse spectrale de l'Europe (Das Spektrum Europa, Heidelberg 1928), Paris 1930 ; le même, Südamerikanische Meditationen (Méditations sud-américaines, tr. Albert Béguin, Paris 1932), Stuttgart 1932.